

# 14

---

## Corps et beauté : représentations et enjeux. Socio-anthropologie de la construction binaire : Masculin/Féminin, Le cas de l'étudiante algérienne

**Zahia Benabdallah**

### **Introduction**

Dans cette modeste étude, nous allons parler du « corps » en tant que phénomène social, ajusté par les chercheurs afin de résoudre l'énigme du lien social. Pour ce faire, il serait question de comprendre à travers l'analyse l'acheminement de la genèse du concept « corps » en sciences sociales et d'une manière plus pratique, comment à travers la logique des représentations, la conception du corporel s'élabore chez les étudiantes algériennes.

Sociologiquement parlant, le corps tel qu'il est représenté, n'est que le produit d'un imaginaire fertile qui l'introduit à son tour dans une totalité symbolique. Ainsi, la conception du « corps » varie d'un imaginaire à un autre, d'une symbolique à une autre. Dans les sociétés à caractère masculin dominant par exemple, l'évaluation corporelle s'effectue de manière distinctive à savoir binaire, selon une répartition genre : Masculin/ Féminin. Étant considéré comme sexe faible, le corporel féminin n'est perçu qu'en subordination au masculin, qui est sensé le posséder, le protéger, le surveiller, le marier... et cela selon les conditions et les normes d'une série de représentations individuelles et sociales. Reste à savoir comment le concept « corps » a trouvé son cheminement en sciences sociales et quelles ont été les contributions pionnières dans l'insertion et dans la confirmation de ce concept en tant qu'objet d'étude en sociologie? En particulier, chez les universitaires algériennes, quel-

les sont les représentations et les pratiques de la prise de conscience du corps dans une société qui s'abstient d'entamer des discussions à propos de ce sujet ? Et à partir de quelles demandes le corps social aujourd'hui arrive-t-il à façonner l'image de ses individus ?

Pour le traitement de ces questions, nous proposons deux hypothèses :

1. le « corps » en tant que concept est l'objet d'une multitude de perspectives qui se controversent et qui divergent même au sein d'une même discipline en sciences sociales ;
2. la prise de conscience du corps chez la jeune universitaire est la résultante d'un besoin biologique autant que psychologique et social. Elle n'est que le troisième regard alternatif entre le « soi » et l'autre, entre le féminin et le masculin, entre l'individu et le social.

En vue de réaliser une approche socio-anthropologique sur le « corps » et ses valeurs et afin de bien mener cette recherche, nous nous appuyons sur une méthode qualitative, englobant un aspect littéraire et un autre aspect empirique, où on va travailler sur la représentation et l'usage des techniques du corps à savoir de l'esthétique auprès d'un échantillon composé de vingt étudiantes résidentes dans une résidence universitaire à Oran, issues de différents milieux sociaux, leur âge variant entre dix-neuf et trente ans. Dans le choix de notre étude de cas, le port du voile était un élément de distinction majeur : à égalité, on distingue (10) dix étudiantes voilées et dix autres sans voile. Toutes ces jeunes femmes étaient des célibataires.

Afin de les interroger, on avait procédé par guide d'entretien, élaboré grâce à la technique de l'observation participante dans leur milieu de résidence. Pour cela, il a été convenu avec ces filles d'effectuer nos rencontres le soir, à la fin de la journée, afin que ses dernières soient prédisposées pour tout questionnement. Sujet de recherche, l'observation participante est le fait de « vivre dans »..., de « rester près de »..., « à la disposition de ».... Elle veut dire aussi, regarder de plus près..., s'exposer au regard de tout le monde... ; à leurs commentaires et à toutes les formes du discours social... (Combessie 1998 : 15). Ainsi, cette méthode nous a été de grande aide pour faciliter le contact et pour suivre notre « cas d'étude » jusqu'aux plus délicates questions provocantes sur la vie intime et le vécu esthétique et corporel.

### **Genèse de la notion du corps en sociologie**

Le discours sociologique sur « le corps » représente une grande problématique pour ceux qui travaillent dans ce domaine de recherche. Il existe jusqu'à présent beaucoup de courants et de perspectives qui divergent quant à la genèse de l'insertion de ce concept en sciences sociales. On cherche dans l'histoire ou dans le vécu actuel les éléments qui peuvent soutenir les points de vues et

réconforter les argumentations. Le corps, cette bulle du « moi », est aussi un récipient pour tout capital immatériel, irréel ou symbolique à savoir imaginaire. Ainsi, il convient de dire qu'à partir de ce moment, toute représentation calquée par le cerveau n'est qu'une image irréelle propre à la machine qui la produit. De part cet aspect, elle acquiert un caractère personnel et individuel, capable par la suite de se transformer socialement et collectivement.

Pour l'unanimité, beaucoup de chercheurs se sont mis d'accord sur la non-existence d'une définition collective et unique de la représentation du corps, d'autant plus que tout imaginaire est façonné par les conditions de vie de chaque société et par son sens commun. D'autre part, il existe une grande divergence dans le regard au corps et dans son investissement social, que ce soit sur un niveau local ou sur un niveau global, que ce soit à l'interne d'une société ou à son externe, dans le seul groupe ou entre les différentes agrégations.

#### **Le sociologue et le concept « corps »**

Sur la base de ce qui vient d'être dit, la représentation du corps ne prend pas une seule image; elle est variable et multiple, ce qui rend le concept corps en perpétuelle révision en sciences sociales. Pour un début, Durkheim ne croyait pas à la faisabilité d'une étude sur « le corps », sociologiquement parlant, car il ne voyait pas en ce dernier un sujet d'étude pour cette science, mais plutôt, il le voyait comme étant un sujet pour les sciences de l'organique et du biologique. Bien qu'il lui accorde une dimension symbolique, il insiste sur le fait que c'est juste un sujet pour la biologie et la médecine (Fournier 2002 : 23).

Contrairement à Durkheim, Max Weber et Marcel Mauss avaient une autre idée relative au corps. Ainsi, ils étaient parmi les premiers chercheurs ayant joué un rôle fondamental dans le traitement phénoménologique du concept « corps » et dans son introduction en sciences sociales, en le subordonnant à la notion de « culture » et à celle de « société ».

Après de multiples recherches en ethnologie et en anthropologie et à partir de ses différentes études sur le mode de vie des sociétés dites primitives, Marcel Mauss est arrivé à constater que ces sociétés utilisent différentes manières pour traiter leurs corps et que ses pratiques sont conditionnées par l'origine de chaque population et sa culture dominante. Ainsi, il remarqua la non-ressemblance de leurs pratiques corporelles; que ce soit en matière d'entretien, d'hygiène ou d'esthétique : leurs façons de faire leurs toilettes, leurs marquages de peaux, leurs manières de se coiffer, de s'habiller et de se maquiller, etc.

À cet effet et en structurant sa perspective à base de notes d'observations, il arriva à faire le lien entre la nature de la pratique et son impact social, entre le mode de vies à mener et l'appartenance sociale et culturelle... en l'occur-

rence, il déduisait que la notion du « corps » avait la faculté d'illustrer et de définir beaucoup de phénomènes liés au social. Ainsi, il les surnomma : « *les techniques du corps* » (Mauss 1967).

Ce concept, Marcel Mauss le définit ainsi : « les techniques du corps sont l'art d'utiliser le corps humain, ou c'est la méthode par laquelle l'individu ou la société utilise son corps d'une manière habituelle » (Des Camps 1986 : 31), n'est pour lui que le résultat d'un savoir-faire, d'un savoir -créer ou d'un savoir-produire. Il considérait qu'il n'y aurait de technique s'il n'y avait pas d'habitudes<sup>1</sup> et que le rapport au corps n'aura de signification que s'il y avait de méthodes pour le traiter et pour l'entretenir.

### **Perceptions contemporaines du corps**

Parmi les travaux pionniers du monde contemporain sur la problématique du corps en sciences sociales, on note ceux de Georges Vigarello, Jean Marie Brohm, Alain Corbin, David Le Breton , Jean-Claude Kaufman, Pierre Bourdieu, Christine Detrez et beaucoup d'autres.

Pierre Bourdieu par exemple voit que « le corps » dans sa signification la plus absolue, n'est que le pur produit d'une totalité socioculturelle, il le considère en tant qu'héritage transmis par la succession historique des civilisations. De son côté, David Le Breton affirme que l'intérêt sociologique de la conceptualisation contemporaine du corps a commencé dès le 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècle, à cause des changements sociaux qui ont caractérisé cette période de l'histoire. Parmi ces changements, il faut citer l'émergence de l'individualisme et son impact sur le vécu corporel.

Dans ce contexte, Le Breton rappelle que « le corps dans la définition contemporaine et à partir duquel la sociologie applique ses méthodes, n'est que la conséquence du recul des traditions populaires et du surgissement de « l'égoïsme » dans le bloc social, car a priori le rapport au corps traduit la nature du rapport avec le « moi » et ce rapport au « moi » n'est positif qu'à partir du moment où l'auto-valorisation individuelle lui est satisfaisante » (Le Breton 1997 : 29).

Pour certains sociologues l'intérêt porté au « corps » en tant qu'élément d'analyse en sociologie est arrivé à son apogée avec l'apparition des mouvements jeunes et des courants leaders de la fin des années soixante et qui avaient pour principe l'émergence d'une contre-culture par rapport à celle de leurs aînés.

Ayant une emprunte de jeunes, cette nouvelle culture portait en elle les revendications de nouvelles normes et d'une nouvelle logique sociale, que ce soit en matière de styles de vie ou en particularités de codes du comportement : en style d'apparence (tenues vestimentaires, coupes de cheveux, coiffures...), en sexualité et même en goûts alimentaires et musicaux (Travaillot

1998 : 17). A cet effet, le corps, son apparence et ses attributs étaient sujets d'une certaine liberté revendiquée, pour citer la liberté de penser et la liberté d'agir. De ce fait, il en est découlé un énorme stress envers le corps et envers tous ce qui peut être en rapport et en interaction avec lui, d'une manière réelle ou symbolique, que ce soit en représentations ou en pratiques.

Ainsi, à cette période ce changement avait pour conséquence la modification de la nature des rapports et des liens sociaux : entre parents et enfants et entre Homme et Femme. Cependant, ce résultat s'est révélé transgressant tous les interdits pour l'anti-courant conservateur, à savoir celui des parents, et a provoqué un grand conflit entre les groupes sociaux, entre ceux qui l'ont adopté et ceux qui ont voulu assurer le fonctionnement continu des valeurs et des normes dominantes à l'époque.

Historiquement parlant, comme toute phase transitoire de conflits ou de perturbations, un changement réel s'est installé par l'emportement des mouvements de revendications, en faisant du corps l'hymne du salut. À cet effet, il ne devenait pas juste un souci quotidien pour les jeunes, mais aussi pour toutes les catégories sociales emportées par la vague du changement et sa nouvelle conception.

Prenant par causalité l'extension du temps libre pour l'individu, Hardan et Dumizel considéraient que cette grande attention portée au corps est due à l'extension des jours de congés, de vacances ou des week-ends, causée par la diminution des heures de travail rémunéré, le fait ayant favorisé l'apparition de multiples loisirs dont l'entretien du corps est leurs intérêt numéro un.

D'autre part, Christian Pociello considère que c'est durant les années quatre-vingts que le phénomène du corps s'est accentué le plus, en impliquant toutes les sociétés dans des enjeux à caractères universels : là où il existe un rapport entre l'individu et son « moi » ou, là où existe un rapport entre l'individu et le social. De ce point de vue, il trouve que le stress envers le corps et envers la manière dont il est traité, est devenu une habitude ancrée dans les mœurs et les normes de chaque société pour devenir une part indissociable de sa culture (Pociello 1989 : 153-155).

À son tour, Gay Borde expose une approche genre pour affirmer que ce même stress est la cause directe d'une série de phénomènes qui ont apparus dans les sociétés contemporaines, telles que la mode et l'esthétique. De son point de vue, ces attributs au corps ont contribué d'un côté à renforcer le pouvoir féminin qui les a consciemment instrumentalisés, et d'un autre, ils ont contribué à remettre en cause le rapport avec le masculin. Dans ce contexte, il arrive à dire : « On vit dans une société qui croit à la souveraineté du corps et de l'apparence... et derrière l'encouragement de cette souveraineté, les groupes à domination culturelle et surtout les femmes » (Travailot 1998 : 2).

Conçue pour les femmes, bénie par les hommes, la mise en valeur du corps avait contribué au surgissement de maintes modifications au sein de l'architecture sexuelle et sociale. En s'infiltrant dans la société moderne par les multiples formes de l'information et de la communication, le féminin était le genre le plus sujet à l'emblème de la bulle charnelle et de son enveloppe externe et devint par la suite porteur d'une certaine identité culturelle, notamment après l'accès qualitatif et quantitatif à la sphère publique par le biais de l'apprentissage et du travail. Cette nouvelle condition sociale, ce fut une grande révolution contre les forces qui ont travaillé à occulter la voix du plus faible par le pouvoir de la domination masculine.

Particulièrement, il faut dire que le monde arabo-musulman vit aujourd'hui un surinvestissement du corps féminin par rapport au passé, tiraillé entre tradition et modernité, entre permis et interdit, entre licite et illicite, il devient un terrain fertile pour toutes controverses, pour tous affrontements et conflits. Ainsi, la question du corps et du pouvoir des apparences se conjugue actuellement à plusieurs temps et à différentes personnes : du singulier et du pluriel, pour la négociation d'un certain statut social.

La mode et l'esthétique ne représentent-elles pas des intérêts plus appropriés aux femmes, à leur distinction par rapport aux hommes? Ne contribuent-elles pas à leur épanouissement personnel et collectif? Ne façonnent-elles pas leurs vécus et n'affirment-elles pas leur identité individuelle et sociale?

### **Le phénomène « mode »**

Bien que les études sur la mode ne donnaient pas lieu à de sérieuses recherches qu'à partir des années soixante, où quelques travaux embryonnaires apparaissent, le discours sur ce phénomène social n'a cessé depuis lors d'intéresser les scientifiques et les littéraires. Parmi les premiers chercheurs à avoir pensé à faire de la « mode » un thème de réflexion et de recherche en sciences sociales, il faut citer Herbert Bleumer.

Cependant, après de maintes recherches, il est arrivé à déclarer qu'il n'a pas trouvé un grand intérêt dans l'étude de la phénoménologie de ce concept, à part le fait de sa configuration en tant que panneau au sein des sociétés dynamiques (Zdatny 1996 : 24-27).

Toutefois, cette conclusion n'a pas convaincu l'ensemble des chercheurs en sociologie et en anthropologie. En revanche, elle a suscité leur enthousiasme vers d'autres aspects en matière de recherche sur le même thème. Dans ce même cheminement, Marie Louise Robert est arrivée à démontrer que bien au contraire, le sujet de « la mode », peut être un très bon élément d'analyse en sociologie, à savoir un bon indicateur sur les conditions de vie des individus et surtout de la femme (Robert : 1996 : 57).

En anthropologie historique, Philippe Perrot s'est intéressé à une étude comparative de deux sociétés occidentales à deux périodes, à savoir le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle. Progressivement, il a noté une grande marge de distinction en matière d'apparences et en matière du rapport au corps et du rapport au social, ainsi, il voyait cette distinction comme étant un terrain utile pour analyser la situation sociale de l'époque.

La société du XVIII<sup>e</sup> siècle dite société aristocratique, s'est caractérisée par le mode de parité en apparence, que ce soit entre les deux sexes, entre différentes tranches d'âges ou entre différents individus : aussi bien en habillement, en coiffure ou en esthétique générale ... En apparence, en fait tout le monde était pareil (Perrot 1984). La mode de cette époque était telle que les hommes et les femmes, les petits et les grands, les riches et les pauvres se maquillaient, portaient des perruques, de la dentelle, des bijoux, de la fantaisie... le corps dans tout ses dimensions était célébré.

Contrairement à cette société, celle du XIX<sup>e</sup> siècle s'est distinguée par un mode d'apparence différent : le corps et ses attributs représentaient pour les acteurs sociaux de cette époque un support pour raccrocher leurs identités sociales. La quête de distinction en look était de mise pour dénoncer une certaine appartenance ou une certaine affiliation, soit à un groupe, à une structure ou à une tendance... En tant qu'échantillon représentatif de cette nouvelle condition de vie, le corps « élite » était parmi les premiers sujets à être distingué et à être identifié par rapport à l'ensemble de la population. A travers le corps, on marque le pouvoir ou la faiblesse, on assure soit sa socialité ou sa marginalité.

Au moment où la parité des apparences a contribué à brouiller les éléments d'analyse entre les catégories sociétales de la première société, dans la deuxième, la mode de distinction en matière d'apparence a participé à l'apparition de nouvelles catégories à identités spécifiques, au sein du domaine professionnel, ainsi que dans la trame de la vie quotidienne.

### **Représentations sociales du corps**

La famille est le premier noyau de la société, de ce fait, elle est la plus importante institution qui contribue à la socialisation de l'individu par la passation des normes, des valeurs, des expériences et des héritages matériels et immatériels, d'une façon diachronique ou synchronique. En sauvegardant ces multiples enseignements, elle veille sur la préparation de générations à perspectives cohérentes et à la formation de groupes à identités collectives.

Dans le monde arabe, la structure familiale est fondée sur la base des liens du mariage. Ainsi, au sein de la structure parentale, se sont les mères qui sont déléguées pour l'éducation et la prise en charge des enfants. À l'instar des

pères, se sont elles qui veillent sur leur bonne socialisation en leurs transmettant tout leurs savoir vivre, leurs attention et leur tendresse. Elles sont là pour les préparer pour demain et pour leurs passer les recommandations et les connaissances liées à leurs vécu actuel ou lointain, notamment en ce qui concerne l'utilisation de la première machine humaine, à savoir leur corps.

Cependant, selon de multiples études sur le genre, il faut dire qu'il existe une grande marge de distinction dans l'éducation de l'enfant mâle ou femelle. Remarquablement, la socialisation des filles est plus rigoureuse par rapport à l'éducation du garçon, surtout, dans l'imaginaire et le contact à la chair.

### **Les germes de l'enseignement du conscient corporel**

À partir d'un moment précoce, on prépare la future bonne femme et future bonne épouse, en apprenant à la petite fille les bonnes manières : dans les discussions, dans la façon de se tenir, de s'habiller.... On lui apprend des techniques relatives à l'hygiène, à la propreté, à la démarche, comment elle doit parler, comment elle doit s'asseoir, comment elle doit marcher, comment elle doit se tenir propre... En revanche, son frère en tant que garçon mâle, n'est pas aussitôt censuré. Toute une initiation particulière portant sur le rituel corporel. On commence à attirer l'attention de la jeune fille sur son corps et à semer en elle les valeurs et les normes liées à son existence et à celle de la société, à lui faire remarquer la différence entre le féminin et le masculin, à lui faire comprendre ce qui lui est propre de ce qui lui est impropre, en lui imposant le maintien sous le tutorat des adultes dominateurs.

Selon le travail de terrain et selon les résultats vérifiés par la suite, quel que soit leurs milieux d'origine ou leurs milieux de provenance, à savoir le rural ou l'urbain, le fait de prendre conscience du corps chez la population objet d'étude s'est révélé à un âge précoce. Plus de la moitié des vingt étudiantes interviewées ont déclaré qu'elles se sont rendues compte de leur vécu corporel à un très jeune âge, même avant la puberté et avant même d'avoir leurs premières menstrues. Qualifiant la découverte ou la connaissance du corps progressivement, elles déclarent avoir pris conscience de sa bonne maintenance et de son bon entretien, en matière d'hygiène et en matière d'esthétique, à partir du milieu familiale ou de l'entourage voisinant ou amical. Onze jeunes filles avaient noté leur conscience prématurée par rapport à leurs frères dans l'obligation de porter un œil attentionné à leur corps, à ses organes et à ses mouvements. En envisageant un âge minimal pour la puberté féminine et en prenant en considération les cas présumés, il est à déduire que même avant l'âge de dix ans (10), on peut vivre les premières moments du conscient corporel.



Alors que cinq filles avaient signalé qu'elles n'ont pas réalisé leur appartenance au « moi », au féminin et aux dimensions du corps qu'à partir de leur totale réalisation de l'émergence de leur métamorphose biologique, deux autres avaient répliqué que la révélation et la découverte de leurs corps se sont effectuées à partir de l'instant où elles avaient commencé à prendre leur bain toutes seules.

En nous replongeant dans la littérature, les données de ce qui vient d'être dit trouvèrent une coïncidence chez Pierre Bourdieu qui affirme que la prise de conscience du corps chez la fille commence à se développer et à se réaliser dès son jeune âge, à partir de l'âge de quatre ans, où chacune commence à se comporter selon ce que lui dicte sa génétique, son anatomie et sa structure corporelle (Bourdieu 1991 : 23). Il trouve aussi que la différence entre les deux sexes a pour origine leurs distinctions biologiques et que le fait de se rendre compte de son corps est lié au fait de prendre conscience de son sexe qu'il soit mâle ou femelle.

Pour une deuxième remarque, on avait noté selon tous les entretiens réalisés que la majorité des filles ont ajouté qu'en réalité, la vraie prise de conscience du corps s'effectue réellement avec l'éveil du corps et avec l'éveil de ses organes sexuels, fait déclenché par le début de sa métamorphose biologique et psychologique, où des signes d'ordre visible surviennent pour accentuer le regard et l'intention à son égard. Apparition des poils et des duvets, surgissement de la poitrine et arrondissement des hanches... révèlent la naissance d'une nouvelle identité, d'une nouvelle bulle à connaître et à découvrir. À ce moment crucial de l'existence, il est à citer que si le social proche n'est pas à l'écoute et ne subventionne pas à ses besoins, une quête à l'explication et un appel au savoir va pousser la jeune fille à chercher des personnes pour lui expliquer ce qui lui est incompréhensible. Cependant, même si leurs renseignements et leurs enseignements sont confus et faussés, elle les suivra et s'en servira pour façonner ses goûts et fabriquer ses représentations.

À cette étape de la vie où les sens commencent à être identifiés, à se préciser et à s'accroître, façonner son corps et son apparence devient un sérieux enjeu social dans le fondement de l'architecture sexuée, dans l'impulsion et la répulsion entre le masculin et le féminin. Avoir un beau corps et une bonne apparence, c'est se présenter, se référer, s'insérer, c'est d'être reconnu et non marginalisé.

En prenant le corps en tant que variable, George Tarabichi nous rapporte que à la base de tout un imaginaire social, une représentation individuelle vient pour enrichir la donnée collective et contribue à la création de l'inconscient populaire : « Dans l'inconscient arabo-musulman, on dit que la guerre est un fait masculin, tandis que la paix est une réclamation féminine ; l'homme est

fort, tandis que la femme est faible, on dit aussi que la prison est pour les hommes, mais la maison est pour les femmes » (Tarabichi 1982 : 2).

Ainsi, à base de ces attributions d'ordre sexiste, cette société arrive à faire du corps un support et un facteur de distinction qui hiérarchise les individus selon leur profil sexuel et selon leur validité corporelle. Par la suite, c'est cette même hiérarchisation qui assure la loi du dominé et du dominateur, en impliquant le genre humain dans une logique de stratégie de pouvoir.

En parlant de division sexuelle, George Tarabichi remet en cause la socialisation enfantine dans sa formation et ses orientations, dans ses méthodes d'ancrage et ses modèles de propositions. À cet effet, il discute la culture du jeu, en croyant que la prédisposition de l'enfant dans le choix de son jouet favori, n'est que résultante d'une certaine assimilation au monde des adultes. Dès leurs premiers âges, « les garçons sont attirés par les pistolets et les fusils, tandis que les filles adorent les poupées. En avançant dans l'âge, même les préférences de lectures ne sont pas authentiques chez l'adolescente que chez l'adolescent : au moment où les garçons préfèrent les histoires et les romans policiers, les filles sont fascinées par les histoires d'amour et les contes de fées » (Tarabichi 1982 : 03). Cependant, il faut dire que dans ce cas, il ne s'agit pas que d'une simple illusion ou d'un simple imaginaire normatif, mais de toute une réalité qui trouve sa justification dans l'existence matérielle et immatérielle des gens, depuis leur création en passant par tous les cheminements de leur vie.

L'entité du corps est minutieusement fabriquée à travers sa biologie, sa psychologie ou son social. Dans cette fabrication, on distingue deux blocs identitaires qui servent à la formation de la totalité sociale, à savoir le masculin et le féminin. Cette bipolarité qu'on vient de citer n'est pas tout à fait indépendante l'une de l'autre, bien au contraire, elle est corrélée, soit par les liens d'intérêt général ou par des intérêts particuliers, soit par les liens du contrat social ou par les liens affectueux d'amitiés ou d'amour. À partir de l'adolescence, phase du déclenchement morphologique et sexuel, les liens de subordination entre le féminin et le masculin commencent objectivement à se tisser. Charme, élégance, beauté... sont à exhiber. Penser sérieusement à son corps à cette étape, c'est penser à son épanouissement pour l'autre et à travers l'autre. C'est aussi penser à son image et à son esthétique, c'est le fabriquer pour trahir et attirer le regard.

Dans le régime patriarcal, la notion de l'honneur est fondamentale pour sauvegarder la condition de la domination masculine. Sous la norme du châtiment et du mérite, « le corps » est le premier lieu de la censure et de la surveillance, notamment le corps féminin. Pour son utilisation, si pour une fois la tradition n'est pas respectée ou ajustée à la norme dominante, il en

résulte de graves conséquences qui peuvent être arbitraires, car tout ressourcement représentatif altérant son groupe d'appartenance est hautement censuré, voire mal considéré. Toutefois, à la moindre transgression, la fille ou la femme se fait basculer à l'autre rive avec les exclues et les marginaux.

Au moment où le discours social sur le corps prohibe toute provocation vulgaire du charnel, toute transgression à cette rigoureuse recommandation devient une transgression au sens commun, une transgression de la tradition et des mœurs, donc de la pudeur. La pudeur qui est une des dimensions de l'honneur est le socle de tout comportement censé être normatif et exemplaire. Pour nous expliquer le rapport au corps dans un contexte maghrébin, Farid El-Zahi<sup>2</sup> nous évoque l'appréhension de l'usage même du vocabulaire corporel, comme étant un vocabulaire à connotation sexuelle (El-Zahi : 1999). Car le fait d'évoquer le corps, c'est évoqué son mouvement, sa gestuelle, ses sens, ses désirs et ses attentes... c'est évoqué le tabou que le social veille sur son occultation.

Dans la conception arabe, en subordination à la notion de l'honneur, la pudeur joue un rôle majeur dans la structuration du lien social. Il relève du déshonneur qu'une parente qu'elle soit mère, fille, sœur ou même une cousine éloignée soit mal perçue par les gens du voisinage ou même de toute la société à cause d'un comportement contre-mœurs. Ainsi, ce sentiment du déshonneur a amené beaucoup de familles à chercher des solutions même les plus rudes pour essayer de se racheter auprès de leurs groupes d'appartenance, l'expression utilisée dans cette condition est « laver son honneur ». Beaucoup d'histoires présumées être du déshonneur ont terminé par des crimes ou à la moindre des choses, par un bannissement définitif de la collectivité. Un corps féminin non contrôlé, représente un danger, une atteinte non seulement au masculin, mais aussi à l'ensemble de son genre.

Démontrer ou faire du charme, séduire, forniquer, porter léger, porter court, trop farder... on croit que tous ses éléments liés au corps féminin, forment une atteinte à la pudeur de part leurs liaisons avec le sexuel, lieu interdit de toute pratique illégale. Cependant, toute emprunte collée ou affichée, induit sa partenaire dans un monde de dévergondées, de prostituées, de mauvaise mœurs, des sans pudeur, donc des femmes sans hommes qui les commandent et qui les protègent : celles qui sont pour tout le monde, pour n'appartenir à personne.

Dans ce sens, l'identité féminine dans le monde arabe est construite conjointement sur un aspect corporel défini préalablement, comme sur l'aspect mental soumis aux normes sociétales. À la base de cette binarité, la représentation du rapport entre masculin et féminin remet en cause à perpétuité le

rapport au corps. L'homme admire la beauté féminine, mais de l'autre côté, il l'occulte pour avoir le droit individuel du bénéfice. Il abuse d'elle, il l'instrumentalise, puis il la condamne pour afficher une position, une conformité après avoir satisfait un manque et assouvi un besoin. Cette ambivalence que vit l'homme dans sa conception du corps, relève-t-elle vraiment de l'éthique, de la religion, de la norme, ou est-ce que c'est juste un usage vicieux au nom du sacré?

À partir des données de terrain, dix-neuf (19) étudiantes de notre échantillon qualitatif avaient répliqué sur la question en disant que l'Islam en tant que religion, n'a rien à voir avec la construction totale de la notion du corps chez les musulmans. Selon leurs points de vue, l'Islam traite cette notion d'une manière claire et à égalité entre femmes et hommes, chacun dans son genre d'appartenance, en prenant en ligne de compte les intentions et les conditions des individus, c'est plutôt son interprétation qui est différemment codée et qui donne lieu par la suite, à une lecture controversée et à des comportements distinctifs. L'Islam n'interdit pas la sexualité, n'interdit pas l'esthétique, mais interdit plutôt leur mauvais usage. Cette position est illustrée par maintes passages et textes dans le coran et la tradition du prophète Mohamed (la Sounà). Depuis « Dieu est beau et aime la beauté », à « il n'y a pas de pudeur en religion (science) », passant par les recommandations au propos des femmes : « je vous conseille de bien traiter les femmes »... , la religion musulmane n'absente pas le corps et elle ne le marginalise pas, elle essaye de le sauvegarder contre toute les formes de l'abus.

### **Corps : enjeux et représentations du beau**

La conception masculine de la beauté féminine n'est pas juste une conception liée à une appréciation extérieure d'un corps ou d'une apparence physique ; elle inclut aussi l'aspect moral et éthique de la personne. À cet effet, même si la femme porte en elle les signes du beau, elle n'est pas tout à fait valorisée juste sur ce point.

### ***Beauté intérieure, jugement extérieur***

Dans les sociétés à caractère patriarcal, à savoir les sociétés du monde arabe, parmi les références appréciées chez une femme, il y a sa fragilité et sa sagesse. Fatma Ait Sabah nous cite que la passivité et la soumission à l'homme sont parmi les qualités les plus appréciées chez une femme, car c'est des qualités qui incarnent la perpétuité de la domination masculine (Ait Sabah 1982 : 42). Dans son livre *La femme dans l'inconscient musulman*, elle nous rapporte que l'homme arabe trouve le beau en une femme quand il constate la passivité de ses réactions et sa soumission dans l'application de ses recommandations. Celle qui n'a pas le pouvoir d'exprimer son point de vue et celle qui ne le

contredit pas; c'est celle qui plaît à ses yeux, c'est celle qu'il peut prendre comme épouse. « L'homme cherche la soumission et la passivité chez une femme, cela satisfait son égocentrisme, son sentiment de supériorité et du pouvoir, non seulement par rapport à elle, mais aussi par rapport à son clan et à son groupe » selon Hanane, 23 ans, d'origine d'un petit village de la wilaya de Mascara, habitant un appartement avec ses parents, ses cinq frères et quatre soeurs.

En la considérant en tant qu'être faible, il se voit le plus fort et cela lui procure un sentiment d'autosatisfaction et d'assurance, selon Wassila, 24 ans, 3<sup>e</sup> année licence en Droit. Par contre, s'il aperçoit en elle l'autonomie des prises de décisions et l'expression de l'opinion avec la faculté de le contredire, il se développe en lui une certaine méfiance, une certaine distance à la prendre en tant qu'épouse et de constituer avec elle un projet familial. Pour lui, la cause directe est que cette femme ne représente pas l'image de la femme incarnée par sa mère ou ses sœurs, elle n'incarne pas le modèle féminin, elle ne satisfait pas les représentations qui lui ont été inculquées dès son enfance. Par contre, cette façon d'être lui reflète une situation insécurisante et suscite en lui l'impression de tomber dans le profane, dans l'impure, dans la souillure, si un de ses jours, elle arrivera à le détrôner par la condamnation de son pouvoir de domination et de maîtrise.

Quinze (15) étudiantes de l'échantillon d'étude, dont huit (08) sont des filles voilées, avaient répliqué que si un homme est amené à choisir une femme pour épouse, son choix est fait a priori sur la base de son aspect éthique engendrant la bonne réputation et la bonne conduite, non seulement de la fille, mais aussi de l'ensemble de sa famille. Pour qu'elle soit élue, elle doit être connue par sa gentillesse, sa bonté, sa soumission aux commandements des mâles de sa famille... un modèle qui perpétue la conception traditionnelle du sens commun.

En modernisant les secteurs de la vie par les moyens d'interacculturation globaux, une rénovation en matière de goûts et de préférences arrive à reconstituer et à modeler les représentations et les pratiques des individus. Entre normes durables et critères qui changent, la conception corporelle aujourd'hui inclue pour une grande part le côté éthique ou moral, aussitôt après le côté image et apparence. Une fois que les qualités internes existent, cela ne veut en aucun cas signifier la négligence des qualités physiques, qu'elles soient naturelles ou artificielles, telles que les formes du corps, son teint, la qualité de sa chevelure, ... ou son esthétique et son élégance vestimentaire. Dans le monde arabe contemporain, l'intérêt à l'apparence est vivement sollicité et notamment pris en considération pour le choix de la future épouse.

***Beauté extérieure, jugement intérieur***

La valeur de la beauté féminine dans le vécu arabo-musulman, n'est pas une nouvelle valeur, bien que ce soit une valeur à conception changeante ou relative, elle trouve ses racines dans le passé lointain comme dans l'actualité présente, dans la tradition comme dans la modernité. À cette effet, la structure « du beau » en une femme est une structure bien et tellement ancrée dans les représentations collectives. Dans l'imaginaire, le « beau » est symbole du bon, symbole du généreux, symbole de la santé et de la jouissance, donc symbole de la fertilité, de la nature de la terre et de la religion, où la femme par son corps devient « une déesse ».

L'impact de la beauté dans la société est un impact d'ordre remarquablement élémentaire, où l'image de la beauté féminine représente non seulement un patrimoine culturel et symbolique, mais aussi un mouvement d'ordre pratique et actif. La réalité sociale dans notre présent actuel travaille toujours sur la préservation de son héritage concernant l'image de ses individus et qui est, à vrai dire, sa propre image. Le look ou l'envers du look, tel que vu par Michèle Pagés Delon (1989), qu'il soit fabriqué ou naturel est un critère élémentaire dans la valorisation et la création de la réussite sociale. En ce sens, les femmes sont les plus sujettes à la question où elles sont aussi jugées selon leurs conditions physiques. Selon les entretiens recueillis, 16 cas arrivaient à voir qu'une grande oppression sociale est appliquée aux femmes de différents statuts, si elles ne sont pas conformistes aux modèle proposé par les collectivités locales, en matière du corporel :

le monde est injuste... je ne sais pas pourquoi, on demande toujours à la femme d'être belle, à prendre toujours soin de son corps et de son apparence, tandis que pour l'homme peu importe son physique et son « look »... on dit que lui est un homme « Rajel »,... lui, il se marie malgré son handicap et sa laideur, tandis que la femme, elle est « M'Râ » : un petit défaut physique la renvoie à un éternel célibat et personne ne voudra d'elle ... (Samah, 27 ans, non voilée, 4<sup>e</sup> année Chimie).

La possibilité d'accès au marché matrimonial est une possibilité qui dépend du mérite. Chez les familles algériennes, plus que la bonne condition morale et éthique, la beauté féminine est une condition importante dans l'institution du mariage, on dit bien qu'il n'y a de défauts qu'en femmes (El-aib ghir fi n'ssa). Comme si le défaut physique est un problème féminin et non pas aussi masculin. Dans ce sens, la nature du défaut peut être à caractère matériel ou immatériel, physique ou morale. Ainsi, la femme se veut belle et bien éduquée, élégante, mais à bonne conduite. Pour entrer dans la logique de la possession des biens, elle doit être admirée et appréciée dans sa totalité et par référence à un modèle exemplaire. Cette légitimité du choix est renforcée par

une forte demande sociale qui s'appuie à son tour sur une législation individuelle.

Selon cette problématique du mérite, Samia Hassan El Saâti nous rapporte que le goût populaire, dans le choix d'une future épouse, se repose souvent sur deux principaux critères liés à la beauté du corps : un relatif à la qualité et à la couleur de la peau et un autre relatif à la bonne corpulence et à la bonne stature de la femme. Elle dit que : « ainsi, le goût populaire adore la blancheur de la peau, la finesse du tour de taille. Il admire les jambes de la femme et ses mollets bien potelés... à vrai dire, il préfère les femmes corporellement rondes (El Saâti 1999 : 223).

Conjointement à cet avis, Malek Chebel note qu'au Maghreb, les rondeurs des formes, la blancheur de la peau, la longueur de la chevelure et la noirceur des yeux, sont les principaux éléments qui caractérisent la beauté féminine dans ces sociétés (Chebel 1996 : 96). Par référence à l'échantillon d'étude, ces valeurs du corps trouvent une confirmation chez les étudiantes questionnées, elles avaient citées trois niveaux de l'évaluation du « beau » chez une femme :

- 1er niveau lié à l'aspect physique du corps : « qu'il soit bien fourni, avec d'agréables formes et courbes » ;
- 2e niveau lié aux particularités du corps notamment le visage : « la finesse de ses traits. Ses couleurs : teint blanc, joues rosées, lèvres rougeâtres, longs cils noirs... Ses rondeurs : visage rond avec de grands yeux. Et surtout la couleur et la qualité de la chevelure ne sont pas négligées ;
- 3e niveau lié à l'apparence en général, incluant surtout le côté hygiénique et esthétique : « la propreté de la femme et son entretien corporel, plus la manière avec laquelle elle se met en valeur ».

### **Premier niveau**

Quelle que soit l'origine d'appartenance, selon les représentations de quatorze (14) interrogées, un corps féminin n'est pas beau s'il n'a pas de rondeurs et de formes. Pour elles, ces rondeurs sont synonymes de séduction et de charme et ajoutent une grande touche de beauté à la femme. Elles donnent à la silhouette une forme de vie, de mouvement, de flexibilité et de tendresse. En dessinant un vase au tour de la taille, elles invitent le regard aux profondeurs du « moi » et du charnel, elles l'enroulent sur un mouvement intérieur/ extérieur. De ses entretiens réalisés, nous relevons deux opinions suivantes :

Moi, malgré qu'ils me disent que j'ai une taille de mannequin, je souhaite qu'un de ces jours, j'arrive à grossir et à prendre des formes..., pour paraître en tant que femme et non pas en tant que fillette; car je crois que les rondeurs sont à la mode, et puis, les hommes n'ont jamais

cesser à s'intéresser et à être attiré par les femmes rondes. Même dans le vocabulaire des jeunes, on retrouve aujourd'hui plein de mots de dragues qualifiant la jeune fille de pleine, de bien portante (M'âmrate, M'rihate, M'lihate)... et je crois c'est pour lui faire des éloges et non pas pour l'insulter (Khadidja, 21 ans, voilée, 3<sup>e</sup> année Psychologie).

...Moi, je trouve que certains hommes préfèrent les femmes rondes, parce qu'elles leurs rappellent leurs bonnes mères, ou tout simplement, elles les attirent sexuellement, ... donc il y a une sorte d'attachement d'ordre nostalgique où les rondeurs sont synonymes de bonté et de grâce et aussi de sexualité» (Amina, 24 ans, non voilée, 4<sup>e</sup> année Droit).

Selon les résultats d'une étude publiée sur le net,<sup>3</sup> un corps charnu renvoie directement à une lecture psychologique pour comprendre comment dans une société qui vénère les tailles sveltes, il existe certains individus qui ont une attraction physique envers d'autres types de corps, à savoir, les corps à multiples rondeurs. Cette étude qui arrive à justifier cette problématique, nous éclaire à travers les points suivants :

- les rondeurs adoucissent les traits de la physionomie féminine, elles portent un message de douceur qui sécurise. Elle est belle parce que son corps exprime la douceur ;
- les rondeurs permettent aussi à la femme de se différencier physiquement de l'homme : les hommes entre eux sont des adversaires naturels; ils sont constamment sur la défensive, tandis qu'un homme en présence d'une femme, sait qu'il n'a rien à craindre. Elle est belle parce que son corps exprime la paix et c'est cela qui favorise la domination masculine ;
- les rondeurs stimulent sexuellement l'homme; elles réveillent sa pulsion sexuelle. Elle est belle parce que son corps exprime un message sexuel ;
- un visage rond et éclatant, peut exprimer la joie de vivre, aussi, il donne une douceur à l'expression du visage et montre que la femme est en bonne santé, qu'elle est douce et d'une bonté pareille à celle des bonnes mamans.

### ***Deuxième niveau***

Se caractérisant par un teint méditerranéen, qui tire vers le bronzé, les Maghrébins optent plutôt pour une peau claire. Ainsi, ce contraste est parmi les qualités et les valeurs de la beauté féminine. Être blanche de peau, signifie être désirée dans les représentations populaires, c'est aussi un signe de bonté et de noblesse, comme c'est un signe de richesse et d'une certaine appartenance sociale. Une autre explication, qui nous vient d'une des 12 filles qui ont mon-



tré leur préférence des peaux blanches, reporte que c'est un critère d'originalité, car tout ce qui est rare est précieux et ça devient admirable pour son originalité.

Il est vrai que l'être humain est toujours en quête de ce qu'il n'a pas, de ce qu'il ne possède pas. Si certains préfèrent les blondes, il se peut que d'autres préfèrent les femmes brunes ou de teint foncé. Suivant une logique de goûts, le choix d'une épouse selon les critères de son teint, devient un élément irrationnel adopté par une mentalité collective. N'est-ce pas que les goûts et les couleurs ne se discutent pas ?

### ***Troisième niveau***

L'hygiène du corps joue un rôle très important dans la vie des individus ; un corps bien propre et bien entretenu représente non seulement les qualités d'un comportement individuel, mais aussi d'une démarche de civilisation, quelle que soit la condition de ce vécu : intime ou public. La femme est propre pour elle, c'est une évidence, mais elle est censée l'être pour les autres aussi : pour tout le monde et surtout pour l'homme avec lequel elle va partager sa vie. Une femme ne se fait pas respecter quand elle laisse aller son hygiène et quand elle délaisse son entretien corporel. Une tache apparue sur ses vêtements, fait d'elle une malsaine, une misérable, une dingue, une femme non valable et non intéressante. Il est conçu qu'une vraie femme, c'est une bonne ménagère et si celle-ci n'arrive pas à gérer le ménage de son corps, elle n'arrivera jamais à gérer le ménage de son foyer, du couple. Elle ne sera pas une bonne épouse pour son mari, ni une bonne maman pour ses enfants. En plus, elle suscite le dégoût et l'insécurité.

L'hygiène corporelle joue un rôle important dans les relations amoureuses. Un corps bien entretenu est beau, car attirant et désirant. Il ne laisse pas le regard indifférent. En cette matière, il nous est rapporté de la tradition arabe que les musulmans depuis plusieurs siècles avaient un regard très attentionné au corps, surtout en matière d'hygiène et de propreté. Telles sont les recommandations pour entrer en contact avec le sacré et le divin. En terre d'Islam, l'entretien du corps prend deux dimensions : une qui relève du rituel en référence au religieux et une autre qui relève de la technique en référence au social. Cette deuxième dimension est construite à base du respect de l'autre, de l'humain. À travers son corps, on se fait aussi respecter et perdurer le sentiment affectif. À ce propos, Mahmoud El Istanbouli, dans son livre sur les liaisons amoureuses, nous dit : « l'hygiène et l'entretien du corps sont les meilleurs outils de la séduction pour la femme ; car le nez est comme l'œil, très sensible et très sélectif. S'il arrive à détecter une bonne odeur ou une mauvaise odeur, il travaille directement sur la transmission du sentiment d'appréciation ou de

mépris de cette sensation olfactive au cœur » (El Istanbouli 1986 : 103). Ainsi, les femmes s'entre-conseillent en disant :... « Fais attention à ce que ton mari voit en toi ou sente en toi quelque chose qui lui déplairait ».

### Conclusion

En terme de conclusion, il faut dire que les hypothèses de travail se sont pertinemment vérifiées par l'éclairage de la littérature et le questionnement du terrain. On retient que :

- le corps est un grand sujet de débats dans les travaux de beaucoup de chercheurs en sciences sociales, il est l'objet d'un grand discours controversé. En matière de démarche anthropologique, il devient un bon élément d'analyses du patrimoine social, qu'il soit symbolique ou matériel ;
- la prise de conscience du corps chez la jeune fille universitaire est une dimension non seulement liée au développement biologique, mais aussi conjointement au vécu social et psychologique. Si le biologique est lié au fait de mûrir et de se métamorphoser corporellement à partir de la puberté, le social est lié à sa prédisposition à partir des modes de socialisation familiale et institutionnelle. Ainsi, ce sont deux dimensions du vécu corporel qui travailleront par la suite sur la structuration de sa psychologie du savoir et de l'identité ;
- la beauté féminine, en tant que norme liée aux représentations collectives et individuelles, est a priori le résultat d'un capital culturel matériel et immatériel lié aux goûts et aux préférences des individus. Elle est la valeur du distinctif, du rare et du symétrique. En milieux sociaux appartenant au monde arabo- musulman, elle est censurée et ajustée selon un modèle subordonné à l'image de la domination masculine ;
- le but le plus important de la mise en valeur du corps par l'entretien et l'esthétique chez les étudiantes universitaires, se construit par rapport à la nature d'un besoin social qui se justifie par l'appréhension de l'exclusion et de la marginalisation, notamment lorsqu'on provient d'un milieu ou d'une origine sociale différent, à savoir non civilisé. De ce fait, l'esthétique de l'apparence devient un excellent moyen pour se faire voir et entendre, pour créer des zones de communication et d'échanges et surtout, pour accéder au marché matrimonial par la conquête du monde de la masculinité.

Le corps dans l'abstrait évoque une problématique du moi et de l'autre, du beau et du charnel, une démarche à double sens et à sens inverse : du passé, du présent et du futur. Cependant le capital corporel est un patrimoine et une

tradition qui se fait respecter même chez les petits groupes porteurs et vecteurs de modernité et de changements. Ainsi, la beauté, l'esthétique de l'apparence, du look, des formes, des couleurs, de la morale de l'éthique... deviennent des attributs au corps par lesquels, il se définit et se redéfinit d'une manière synchronique et diachronique, entraînant la société globale dans des enjeux à caractère universel.

### Notes

1. Ou selon le concept employé par Bourdieu « Habitus ».
2. Farid El Zahi est chercheur dans un centre universitaire à Rabat
3. <http://www.3.sympatico.ca/rondes/horbau.htm>

### Références

- Ait Sabah, Fatma, 1982, *La femme dans l'inconscient musulman, Désir et pouvoir*, Paris : Éditions les Sycomures.
- Bourdieu, Pierre, 1991, « Sexe, catégorie sociale », *Revue de recherche en Sciences Sociales : Masculin/ Féminin*, n° 83.
- Chebel, Melek, 1996, *Le livre de la séduction*, Paris : Éditions Payot et Rivages.
- Combessie, Jean Claude, 1998, *La méthode en sociologie*, Alger : Éditions Casbah.
- Des Camps, Marc Alain, 1986, *L'invention du corps*, Paris : PUF.
- El Istanbuli, Mahmoud, 1986, *Toub'fatou El-Arouss*, Beyrouth : Éditions El Maktab El Islami, 6e édition.
- El Saâti, Samia Hassan, 1999, *Sociologie de la femme, vision contemporaine de ses principaux propos*, Le Caire : Éditions Fikr Al Arabi (version en arabe).
- El Zahi, Farid, 1999, *Corps, l'Image et le Sacré en Islam*, Rabat (Maroc) : Éditions Afriquiya El Charqu'.
- Fournier, Martine, 2002, « Le corps emblème de soi », *Revue des sciences humaines*, n° 133.
- Le Breton, David, 1997, *La sociologie du corps*, Paris : PUF.
- Mauss, Marcel, 1967, *Manuel d'ethnographie*, Paris : Payot.
- Pagés Delon, Michèle, 1989, *Le corps et ses apparences-L'envers du look*, Paris : l'Harmattan, collection Logiques sociales.
- Perrot, Philippe, 1984, *Le travail des apparences ou transformation du corps féminin du XVIIIe au XIXe siècle*, Paris : Seuil.
- Pociello, Christian, 1989, *Structure et évaluation des loisirs sportifs dans la société française de 1975 à 1995*, Paris : Éditions Université de Paris.
- Robert, Mary Louise, 1996, « Prêt à déchiffrer, la mode de l'après guerre », *Revue du mouvement sociale*, n° 174.
- Tarabichi, George, 1982, *Est / Ouest : Masculinité/ Féminité : étude sur la crise du Genre et de la civilisation*, Beyrouth : Éditions Taliâ, 3e édition (le livre est en arabe).
- Travaillot, Yves, 1998, *Sociologie des pratiques de l'entretien du corps*, Paris : PUF.
- Zdatny, Steven, 1996, « La mode à la garçonne de 1900 à 1929 », *Revue trimestrielle : Le mouvement Social*, fondée par Jean Maitron, Éditions Atelier, n°174, janvier- mars.